

Philip Roth

Némésis



folio

Philip Roth

Némésis

*Traduit de l'américain
par Marie-Claire Pasquier*

COLLECTION FOLIO

Gallimard

Illustration de couverture
d'après photo © plainpicture / fStop / Tobias Titz.

Titre original :

NEMESIS

© 2010, Philip Roth. Tous droits réservés.
© Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.

En 1997, Philip Roth a obtenu le prix Pulitzer pour *Pastorale américaine*. En 1998, il a reçu la Médaille nationale des Arts à la Maison-Blanche et, en 2002, la plus haute distinction de l'Académie américaine des Arts et Lettres, la Médaille d'or de la fiction, après, entre autres, John Dos Passos, William Faulkner et Saul Bellow. Il a été le lauréat à deux reprises du National Book Award, du PEN/Faulkner Award et du National Book Critics Circle Award. En 2005, *Le complot contre l'Amérique* a remporté le prix de la Society of American Historians en tant que « roman historique le plus remarquable portant sur un thème américain pour l'année 2003-2004 », et le W. H. Smith Award du Meilleur livre de l'année, faisant de Philip Roth le premier écrivain à avoir été récompensé deux fois par ce prix depuis sa création, il y a quarante-six ans.

En 2005, Philip Roth est devenu le troisième écrivain américain dont l'œuvre est publiée de son vivant dans l'édition complète et définitive de la Library of America. En 2011, il a obtenu la Médaille nationale des humanités à la Maison-Blanche, puis a été le quatrième lauréat du Man Booker International Prize. En 2012, il a reçu la distinction la plus honorifique d'Espagne, le prix Prince des Asturies, et en France en 2013, les insignes de commandeur de la Légion d'honneur.

Pour H.L.

Newark équatorial

Le premier cas de polio, cet été-là, se déclara début juin, tout de suite après Memorial Day, dans un quartier italien pauvre à l'autre bout de la ville. Dans le quartier juif de Weequahic, au sud-ouest, nous n'avions entendu parler de rien, et nous n'avions pas non plus entendu parler de la douzaine de cas qui s'étaient déclarés ici ou là, sporadiquement, dans presque tous les quartiers de Newark sauf le nôtre. Ce n'est que le 4 juillet, quand il avait déjà été fait état de quarante cas dans la ville, que parut à la une du journal du soir un article intitulé «Le directeur de la Santé met en garde les parents contre la polio», dans lequel on citait le docteur William Kittell, directeur du service de la santé, qui demandait aux parents de surveiller leurs enfants de près et de contacter un médecin si l'un d'eux présentait des symptômes tels que mal de tête, mal de gorge, nausées, torticolis, douleurs articulaires, ou fièvre. Même si le docteur Kittell reconnaissait que quarante cas de polio, c'était deux fois plus que ce que l'on

comptait normalement au début de la saison de la polio, il voulait que l'on comprenne bien que notre ville de 429 000 habitants ne souffrait absolument pas de ce qui aurait pu être considéré comme une épidémie de poliomyélite. Cet été-là comme tous les étés, il y avait des raisons de se montrer vigilant et de prendre les mesures d'hygiène appropriées, mais il n'y avait pas encore lieu de céder à l'affolement dont avaient fait preuve, « ce qui pouvait se comprendre », les parents, vingt-huit ans plus tôt pendant l'épidémie de 1916, la pire qu'on eût connue, dans le nord-est des États-Unis, épidémie qui avait fait plus de 27 000 victimes, dont 6 000 morts. À Newark, il y avait eu 1 360 cas de polio, et 363 morts.

Or, même dans une année avec un nombre moyen de cas, où les risques de contracter la polio étaient bien moindres qu'en 1916, l'éventualité d'une maladie paralysante qui laissait un jeune à jamais infirme et difforme, ou incapable de respirer hors d'un appareil cylindrique en métal qu'on désignait sous le nom de poumon d'acier, ou qui pouvait conduire à la mort par la paralysie des muscles respiratoires, une telle éventualité était de nature à provoquer chez les parents de notre quartier une grande appréhension et à troubler la tranquillité d'esprit des enfants qui, libérés de l'école pendant les mois d'été, pouvaient jouer dehors toute la journée jusqu'aux longues heures du crépuscule. L'inquiétude concernant les conséquences dramatiques d'une attaque de polio sévère était renforcée par le fait qu'il n'exis-

tait aucun remède pour traiter la maladie ni aucun vaccin pour vous immuniser contre elle. La polio, ou paralysie infantile, comme on l'appela tant qu'on pensa qu'elle affectait principalement les enfants en bas âge, pouvait tomber sur n'importe qui, sans raison apparente. Bien que les jeunes de moins de seize ans fussent les victimes habituelles, les adultes eux aussi pouvaient être gravement atteints, ce qui avait été le cas de l'actuel président des États-Unis.

Franklin Delano Roosevelt, la plus célèbre des victimes de la polio, avait contracté la maladie quand il était un homme vigoureux de trente-neuf ans, et depuis lors il ne pouvait pas marcher sans soutien. Même ainsi, il devait porter un lourd appareil de cuir et de métal des hanches jusqu'aux pieds pour se tenir debout. L'œuvre de charité que fonda FDR pendant qu'il était à la Maison-Blanche, la collecte de la menue monnaie baptisée « March of Dimes », recueillit des fonds pour la recherche et l'aide financière aux familles des victimes. Même si une guérison partielle voire totale était possible, c'était souvent seulement après des mois ou des années de traitements hospitaliers et de rééducation onéreux. Lors de la collecte annuelle, les jeunes Américains donnaient leurs pièces pour aider à combattre la maladie dans leur école, ils les déposaient dans des boîtes en métal que faisaient passer les ouvreuses dans les cinémas. Des affiches proclamant « Vous aussi, vous pouvez aider ! » et « Aidez à combattre la polio ! » apparurent dans tout le pays

sur les murs des magasins et des bureaux et dans les couloirs des écoles, des affiches montrant des enfants dans des fauteuils roulants — une jolie petite fille à la jambe appareillée suçant son pouce d'un air timide, un mignon petit garçon à la jambe appareillée arborant héroïquement un sourire plein d'espoir : des affiches qui rendaient la réalité de la maladie encore plus effrayante pour les enfants par ailleurs bien portants.

Les étés étaient étouffants dans la cuvette de Newark, et la ville étant en partie entourée de vastes marécages — source majeure de malaria du temps où celle-ci était également une maladie qu'on ne savait pas guérir —, il y avait des nuées de moustiques qu'il fallait éliminer avec des tapettes chaque fois que l'on s'asseyait sur des chaises pliantes dans les allées et les ruelles le soir, lorsqu'on sortait pour échapper aux étuves qu'étaient nos appartements, où seules une douche froide et de l'eau glacée pouvaient tempérer la chaleur infernale. C'était avant l'avènement de la climatisation à usage domestique, quand un petit ventilateur électrique noir posé sur une table pour brasser un peu l'air à l'intérieur n'était guère efficace dès que la température approchait des quarante degrés, comme cela arriva à plusieurs reprises au cours de cet été-là, pendant des périodes d'une semaine ou de dix jours. Dehors, les gens allumaient des bougies à la citronnelle et vaporisaient de l'insecticide Flit pour tenir à distance les moustiques et les mouches dont on savait qu'ils avaient été porteurs de la malaria,

de la fièvre jaune et de la typhoïde, et dont beaucoup croyaient, à commencer par Drummond, le maire de Newark, qui avait lancé dans toute la ville une campagne «Tapez sur les mouches», qu'ils étaient des vecteurs de la polio. Quand une mouche ou un moustique parvenait à pénétrer dans la maison en traversant la moustiquaire ou par une porte ouverte, on poursuivait obstinément l'insecte avec une tapette, de peur qu'en se posant avec ses pattes chargées de microbes sur un des enfants endormis dans la maison il ne lui transmette la polio. Étant donné que personne à l'époque ne connaissait la source de la contagion, on pouvait soupçonner à peu près n'importe quoi, y compris les chats de gouttière qui envahissaient les boîtes à ordures dans nos arrière-cours et les chiens errants qui se glissaient, affamés, autour des maisons et déféquaient sur le trottoir et dans la rue, et les pigeons qui roucoulaient sous les toitures et salissaient les marches de leur fiente blanchâtre. Pendant le mois qui suivit l'apparition de la maladie — avant qu'elle fût reconnue comme épidémie par le service de la santé —, les services sanitaires entreprirent d'exterminer systématiquement l'énorme population de chats de gouttière de la ville, même si personne ne savait s'ils avaient plus à voir avec la polio que les chats domestiques.

Ce que les gens savaient, c'est que la maladie était terriblement contagieuse, et qu'elle pouvait être transmise aux personnes saines par simple proximité physique avec ceux qui étaient déjà

infectés. Pour cette raison, au fur et à mesure que le nombre de cas s'élevait régulièrement dans la ville, et avec eux la peur collective, de nombreux enfants de notre quartier se virent interdire par leurs parents de fréquenter la grande piscine publique du parc olympique dans le quartier proche d'Irvington, d'aller dans les cinémas locaux où il faisait frais et de prendre le bus qui descendait en ville ou d'aller de Down Neck à Wilson Avenue pour voir notre équipe de juniors, les Newark Bears, jouer au base-ball au Ruppert Stadium. On nous recommandait de ne pas nous servir des toilettes publiques, de ne pas boire aux fontaines publiques, de ne pas boire à même la bouteille de boisson gazeuse d'un camarade, de ne pas prendre froid, de ne pas jouer avec des inconnus, de ne pas emprunter de livres à la bibliothèque municipale, de ne pas téléphoner d'une cabine, de ne pas acheter de nourriture à des vendeurs de rue, et de ne pas manger avant de nous être soigneusement lavé les mains avec de l'eau et du savon. Il fallait laver les fruits et les légumes avant de les manger, et il fallait rester à distance de toute personne qui avait l'air malade ou qui se plaignait d'un des symptômes caractéristiques de la polio.

Échapper pour de bon à la chaleur de la ville et être envoyé dans un camp de vacances à la montagne ou à la campagne était considéré comme la meilleure protection d'un enfant contre le risque de polio. Ou alors, passer l'été au bord de la mer à une centaine de kilomètres, sur les plages du

Jersey Shore. Une famille qui pouvait se le payer louait une chambre avec possibilité de faire la cuisine dans une pension de Bradley Beach, cette bande de sable couverte de planches et bordée de cottages qui s'étendait sur plus de un kilomètre, endroit déjà fréquenté par les Juifs du nord de l'État depuis des dizaines d'années. C'est là que la mère et les enfants allaient à la plage respirer le bon air salubre de l'Océan pendant la semaine, et le père venait les rejoindre pour le week-end et aux vacances. Bien sûr, il arrivait que des cas de polio se déclarent dans des camps de vacances comme dans les villes du bord de mer, mais étant donné qu'ils étaient beaucoup moins nombreux qu'à Newark, les gens étaient persuadés que s'installer à proximité de la mer ou à la campagne offrait la meilleure garantie possible d'échapper à la maladie, tandis que le milieu urbain, avec ses chaussées sales et son air stagnant, facilitait la contagion.

Alors, ceux qui avaient la chance de pouvoir le faire disparaissaient de la ville pour l'été tandis que les autres restaient à faire exactement ce qu'il ne fallait pas, vu que «le surmenage» était soupçonné d'être encore une cause possible de polio : nous enchaînions les parties de softball sur l'asphalte brûlant du terrain de jeu de l'école, courant toute la journée en pleine chaleur, buvant, assoiffés, à la fontaine interdite, assis sur un banc les uns contre les autres entre deux parties, serrant sur notre cœur les gants usés, crasseux dont on s'était servis pendant le jeu pour essuyer la

sueur de nos fronts et l'empêcher de nous couler dans les yeux, faisant les fous et nous bagarrant dans nos polos trempés et nos tennis puantes sans songer un instant que nos imprudences risquaient de condamner l'un d'entre nous à l'emprisonnement à vie dans un poumon d'acier et à la concrétisation de nos pires craintes concernant notre corps.

Il n'y avait guère plus d'une douzaine de filles qui venaient nous rejoindre, pour la plupart des gamines de huit ou neuf ans qu'on pouvait généralement voir sauter à la corde là où l'extrémité du terrain descendait en pente vers une allée étroite de l'école interdite à la circulation. Quand les filles ne sautaient pas à la corde, elles utilisaient la chaussée pour jouer à la marelle, à chat perché, aux osselets, ou pour s'amuser toute la journée à faire rebondir à leurs pieds une balle en caoutchouc rose. Quelquefois, quand elles jouaient en croisant deux cordes et en les faisant tourner en sens contraire, un des garçons débarquait à l'improviste et, poussant sur le côté celle qui était prête à sauter, il prenait sa place et se mettait à brailler la comptine préférée des filles en s'emmêlant exprès dans les deux cordes. «H, je m'appelle Hippopotame...!» Les filles hurlaient «Arrête! Arrête!» et elles appelaient à l'aide le directeur du terrain de jeu qui, de là où il se trouvait, n'avait qu'à lancer au fauteur de troubles (c'était presque toujours le même garçon) : «Arrête ton cirque, Myron! Laisse les filles tranquilles, ou tu rentres chez toi!». Cela suffisait

à mettre fin à l'incident. Les cordes se remettaient bientôt à tourner en l'air en marquant le rythme, et le chant était repris par chaque fille quand c'était son tour :

A, je m'appelle Agnès,
Mon mari s'appelle Alphonse,
Nous venons de l'Alabama,
Et nous rapportons des ananas.

B, je m'appelle Bettie,
Mon mari s'appelle Billie,
Nous venons de Birmanie
Et nous rapportons des betteraves.

C, je m'appelle...

Avec leurs voix enfantines, les filles qui occupaient le bout du terrain improvisaient leurs strophes de A à Z et retour, trouvant des allitérations pour le dernier mot de chaque vers, parfois de façon absurde, chaque fois qu'elles sautaient. Bondissant et gesticulant joyeusement — sauf lorsque Myron Kopferman venait se moquer d'elles en les imitant —, elles faisaient preuve d'une formidable énergie. Si le directeur ne leur intimait pas l'ordre de se mettre à l'ombre des murs de l'école à cause de la chaleur, elles ne quittaient pas cette allée depuis le vendredi de juin qui marquait la fin du troisième trimestre jusqu'au mardi d'après le long week-end de Labor Day, jour de la rentrée des classes,

date à partir de laquelle elles ne pouvaient plus sauter à la corde qu'après l'école et pendant les récréations.

Le directeur du terrain de jeu cette année-là était Bucky Cantor qui, obligé de porter des lunettes à verres épais à cause de sa vue basse, faisait partie des rares hommes jeunes qui n'étaient pas partis se battre à la guerre. Au cours de l'année scolaire précédente, Mr Cantor avait été nommé professeur d'éducation physique de l'école de Chancellor Avenue, ce qui fait qu'il connaissait bon nombre de ceux d'entre nous qui fréquentaient le terrain de jeu, parce qu'il nous avait eus comme élèves. Cet été-là, il avait vingt-trois ans; il avait fait ses études à South Side, l'école secondaire de Newark, multiraciale et multiconfessionnelle, et à l'institut d'éducation physique et d'hygiène de Panzer, à East Orange. Il faisait un peu moins de un mètre soixante, et même s'il était un excellent gymnaste et très fort en sports de compétition, sa taille, combinée avec sa mauvaise vue, l'avait empêché de jouer au football, au base-ball ou au basket-ball au niveau inter-universitaire, et avait limité ses activités sportives de compétition au lancer du javelot et à l'haltérophilie. Surmontant son corps massif, sa tête, plutôt grosse, était formée d'éléments fortement marqués à l'oblique : de larges pommettes saillantes, un front à pic, une mâchoire anguleuse, et un long nez droit à l'arête vive qui donnait à son profil le contour bien dessiné d'un portrait gravé sur médaille. Ses lèvres pleines étaient aussi charnues

que ses muscles, et son teint était bronzé tout au long de l'année. Depuis l'adolescence, il portait les cheveux en brosse, presque rasés, comme à l'armée. Avec ce genre de coiffure, on remarquait particulièrement ses oreilles, non parce qu'elles étaient trop grandes, ce qui n'était pas le cas, ni forcément non plus parce qu'elles étaient collées contre sa tête, mais parce que, vues de profil, elles avaient une forme qui ressemblait beaucoup à l'as de pique dans un paquet de cartes, ou aux ailes qu'on trouve aux pieds des dieux de la mythologie, avec des lobes qui n'étaient pas arrondis, comme en ont la plupart des oreilles, mais vraiment pointus. Avant que son grand-père ne le surnomme Bucky, les copains avec qui il jouait dans la rue l'avaient un temps appelé As de pique, sobriquet qui n'était pas seulement inspiré par ses dons sportifs précoces, mais aussi par cette configuration particulière de ses oreilles.

L'un dans l'autre, les pans coupés de sa figure donnaient à ses yeux gris fumée derrière ses verres de lunettes — des yeux étroits et allongés comme ceux d'un Asiatique — un air profondément renfoncé, comme s'ils ne s'étaient pas contentés d'occuper une cavité dans le crâne, mais l'avaient perforé. La voix qui émergeait de ce visage aux contours si précis était, de façon surprenante, plutôt haut perchée, mais cela ne diminuait en rien l'impression de puissance qui se dégageait de lui. Son visage était le visage robuste, indestructible, intrépide d'un jeune homme vigoureux sur qui on pouvait compter.

Un après-midi du début du mois de juillet, deux automobiles bourrées d'Italiens de l'école d'East Side, des garçons entre quinze et dix-huit ans, débarquèrent et vinrent se garer en haut de la rue bordée de maisons derrière l'école, là où se situait le terrain de jeu. L'école d'East Side était dans le quartier nommé Ironbound, le quartier industriel pauvre où l'on avait recensé, jusque-là, le plus grand nombre de cas de polio. Dès que Mr Cantor les vit s'arrêter, il laissa tomber son gant de base-ball par terre — il jouait troisième base dans une de nos parties improvisées — et se dirigea au petit trot vers l'endroit où les deux automobiles avaient déchargé les dix étrangers. Son petit trot athlétique, sur la pointe des pieds, était imité par les gosses du terrain de jeu, comme sa façon décidée de se soulever légèrement sur la plante des pieds quand il marchait, et comme l'imperceptible balancement de ses épaules massives. Certains des garçons avaient repris à leur compte son allure, à la fois sur le terrain et hors du terrain.

« Qu'est-ce que vous venez faire ici ? dit Mr Cantor.

— On vient vous refiler la polio », répondit l'un des Italiens. C'était celui qui était descendu le premier, l'air bravache, de l'une des voitures. « Pas vrai les gars ? » dit-il en se retournant pour fanfaronner auprès de la bande de garçons qui le soutenaient, et qui, ayant surgi à la droite de Mr Cantor, semblaient tout disposés à déclencher la bagarre.

PARLONS TRAVAIL (Folio n° 4461)

LE COMLOT CONTRE L'AMÉRIQUE (Folio n° 4637)

UN HOMME (Folio n° 4860)

EXIT LE FANTÔME (Folio n° 5252)

INDIGNATION (Folio n° 5359)

LE RABAISSEMENT (Folio n° 5544)

NÉMÉSIS (Folio n° 5735)

Dans la collection Quarto

L'AMÉRIQUE DE PHILIP ROTH



Némésis

Philip Roth

Cette édition électronique du livre
Némésis

de Philip Roth a été réalisée le 28 février 2014
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 2014
par Maury Imprimeur S.A

ISBN : 978-2-07-045661-1 – Numéro d'édition : 260938).

Code sodis : N60026 – ISBN : 978-2-07-252638-1
Numéro d'édition : 260940